

Оссолінські колекції.

CD – диск виконано в рамках угоди укладеної з квітня 2004 р. між Львівською науковою бібліотекою НАН України у Львові і Національним Закладом ім. Оссолінських у Вроцлаві.

Оссолінські колекції.

CD – диск виконано в рамках угоди укладеної з квітня 2004 р. між Львівською науковою бібліотекою НАН України у Львові і Національним Закладом ім. Оссолінських у Вроцлаві.

Lwowska Naukowa Biblioteka im. W. Stefanyka NAN Ukrainy. Oddział Rękopisów. Zespół
(fond) 103.

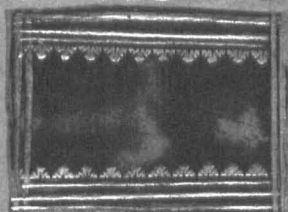
ARCHIWUM SAPIEHÓW Z KRASICZYNA

IX. REKOPISY I DRUKI.

843. Teofila Sapieżyna: „L'inoculation du bon sens”.

STRONY NIEZAPISANE NIE ZOSTAŁY ZDIGITALIZOWANE

INOCULATION
DU
BON SENS



ЛЬВІВСЬКА НАУКОВА БІБЛІОТЕКА
ім. В. СТЕФАНИКА НАН УКРАЇНИ

ВІДДІЛ РУКОПИСІВ

Фонд 103 (Can)

Опис _____

Од. зб. 843/8

843.
31.

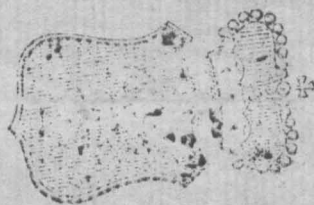
49.

II — n. 843.



*Teophile Princesse Sapieba
née Princesse Jablonovska*

KRASICZYN



49
218.

L'Inoculation

du



Bon Sens.

*J*e n'ai pas quarante ans et je ne reconnois plus ma Nation. On ne parle que par équivoques, on ne pense que par distraction, on n'écrit que par épigramme, on n'agit que par écourderie: L'Esprit bres. triomphe de la raison; la sutilité fait taire le

génie). Les Adonis sont les hommes du Jour: on les
flaie comme le jasmin; on les admire comme le ru-
bis; on se plaît à les voir pétiller comme le vin de Cham-
pagne.

La Condamine peut perdre ses poulmones et son temps
à prouver la nécessité des insertions; Tronchin peut
gagner cent mille écus à proscrire la soupe comme
un poison universel; Keiser peut chercher de la
réputation et des pistoles dans des pilules inintelligibles
à la Faculté; notre mal ne reside ni dans notre sang,
ni dans celui de nos aïeux; il gît dans nos têtes: fixons
le vis argent et nous voilà guéris.

Ni les maladies secrets, ni la petite vérole, ne firent
jamais tant de ravages parmi nous que la frivolité. Elle
s'étend jusqu'aux Capucins, qui ne s'habillent plus
qu'en couleur morte-dorée, jusqu'aux Carmes, qui
ne marchent plus que le parasol en main.

La Religion qui passe pour raideuse dans l'Esprit de nos circuris, sans doute parce qu'elle est trop ancienne, gémit avec raison sur nos écarts. On se fait gloire de changer de Foi comme d'habits, et de monter ou de baisser la vertu au degré d'une imagination qui est vague. Tantôt Déistes, nous limitons et modérons selon notre bon plaisir, les peines ou les récompenses éternelles; et tantôt Matérialistes, nous ne connaissons d'âme et de divinité que la circulation de notre sang. En vain certains Prédicateurs à la mode voudroient nous convertir; ils n'ont que des grimaces de civilité et des phrases de théâtre; ils parlent de nos dogmes, comme une coquette de ses amours.

La Sorbonne ne sait pas si une Thèse est impie ou chrétienne et le Parlement prononce. le Clergé, tantôt au Pape, et tantôt au Roi recherche que l'Indépendance, si le Souverain méprise le Système Ultramontain pri-

vaut: si le Pontife tombe, les libertés de l'Eglise Galliar-
ne reparoissent.

Tout est ignorance ou politique au milieu d'une Reli-
gion qui ne doit être que lumière et simplicité.

Le mérite au sixième étage comme dans son observa-
toire, examine et se tait. La suffisance, en habit de Fi-
nancier, ne regarde rien, et juge de tout: elle dirige d'un
coup de plume la ruine d'une Province, et elle s'approu-
ve de ce que le Peuple ne broute pas encore l'herbe.

Laissons triompher les Ennemis de l'Etat et ne travail-
lons qu'à nous détruire: langage et conduite à la mode
les bras ne veulent point obéir à la tête, et la tête, n'a-
git point sans bras. Bientôt on prendra des quar-
tiers d'été, pour boire de la limonnade et pour se rafraî-
chir. Peu s'en faut qu'on ne place une toilette dans
la tranchée, et qu'on ne parfume la poudre à canon.
L'Herosisme n'est plus qu'un vieux mot qui se-

trouve dans les Histoires et dans les romans, et qu'on croit
 te comme un ridicule. L'honneur de la Patrie devient
 ce qu'il peut, pourvu que l'indiscipline et la mollesse
 ne perdent rien de leurs droits.

Il n'y a personne parmi nous qui ne fasse gloire de
 servir son Prince; il n'y a personne qui n'ait honte
 d'en porter les marques. Toutes les Nations ne connois-
 sent pas de plus belle parure qu'un uniforme, et nous
 regardons cet habit comme celui d'un poltron. Un
 Seigneur qui auroit se presenter dans Paris sous la
 forme d'un soldat, auroit autant de courage qu'un
 Officier du Pape qui attaqueroit un Prussien. On ai-
 me beaucoup mieux porter les livrées du luxe, et de
 la frivolité, que celles de la valeur parceque nous ne
 sommes plus dans le siecle des Héros.

Modernes dans tout ce que nous imaginons, nous ne
 sommes Sorbiers que dans l'art de la Sucre. Nous

croions encore que le courage consiste à nous jeter dans
le feu, tandis qu'il doit avoir pour but de nous en garantir,
et d'y précipiter notre ennemi.

Quelle guerre! quel acharnement! quelle ambition!
Bientôt les hommes auront besoin d'un nouveau monde
pour étendre leur domaine; mais malheureusement il
n'y a que Fontenelle qui en ait entrevu plusieurs. On
en a acheté des Provinces, pour ce que nous coûte l'honneur
d'aller mourir dans un triste Electorat.

Tous nos fleuves ont des ponts magnifiques, excepté ce-
lui de Seine qui conduit à Versailles; mais ces ponts ne
servent qu'à passer des rivières, et il nous faudroit passer
la mer.

Certains Conquerants s'appuient sur leur esprit plu-
tôt que sur leur puissance, et ils triomphent tandis
que nous ignorons encore quel est notre point d'appui.
Si c'est l'argent, nous sommes à plaindre; et si c'est le

général, j'ose dire que je tremble.

La plus légère blessure d'un Prince se divulgue comme un mal incurable.

Schelin, ce Tailleur unique, qui habille toutes les nations et les deshaille, laisse plus de regrets par sa mort qu'un bon Général d'Armée, lorsqu'il périt, parce qu'on préfère aujourd'hui l'honneur de porter un bel habit et d'en parler, à la gloire de gagner une bataille et de s'en entretenir. Les vrais Militaires s'occupent de la guerre au sein même de la paix, et nous ne pensons qu'à nos nouveautés et à nos jeux au milieu des armées.

Le dernier coup de Canon n'est pas encore tiré, qu'on distribue des congés aux officiers mêmes qui n'en demandent pas. Il est juste d'aller se reposer huit mois d'une Campagne qui en a duré quatre.

Nos Pères n'auraient sûrement pas été tués comme nous sans faire une bonne quarantaine; mais

nous avons le talent d'être humiliés sans être humbles.

Nous levons encore notre tête au lieu de l'abaisser, et nous voulons qu'on admire au moins notre frivole!

Les Anglais méditatifs, les Allemands graves, les Italiens politiques, et nous au milieu d'eux, tout élégants, tout aimables, et tout semillants; convenons que le tableau n'est pas fait pour les bordures, et que nous sommes trop frivoles pour avoir des voisins aussi sages.

Le goût pour le jôli; car nous ne connoissons que cela; a tellement rétréci nos idées, que le majestueux nous semble énorme, et le simple médiocre: ainsi nous nous croyons aînés de tous les différents Peuples, et nous méprisons tout ce qui n'existe pas dans Paris.

Le Général des Hanovriens est pour tout le monde le Prince de Brunswick, et il n'est pour nous que Monsieur Ferdinand.

Notre esprit n'est point celui du genre humain, et dès lors il détermine: le bon sens se trouve toujours à l'unisson de tous les Peuples. Nous avons répandu dans nos Ouvrages, ainsi que sur nos habits, un vernis de coquetterie qui nous place entre le singe et l'homme. Il n'y a que la postérité qui pourroit nous corriger mais malheureusement c'est une médisance prude qui ne parle jamais qu'à l'insçu de ceux qu'elle critique.

Le Siècle passé fut le règne du génie; le siècle prochain sera sans doute celui du Bon Sens; comment figurerons-nous dans cet entre-deux? à peu près comme le perroquet entre le boeuf et le Lion.

Un siècle où l'on ne sait dire que des phrases, enfanter des rêves, imaginer des modes, bâtir en taitte-douce, écrire en mignature, se battre en cadence, est nommé le Siècle philosophique. Se moque-t-on du siècle

ou de la Philosophie? Beau problème à résoudre!
La raison endormie, jusqu'au jour où le Livre de l'Es-
prit parut, ne vient enfin que de se réveiller. Écoutez:

L'intelligence de nos amies consiste dans la configura-
tion de nos mains, et toute vertu n'est que l'intérêt pour
soi-même. Quelle heureuse découverte! Nos sages n'ont
plus raison de battre des mains, et de chanter vic-
toire!

L'ouvrage qu'on approuvoit hier et aujourd'hui
proscrit, et demain il reparait décoré de nouveaux suffra-
ges. Il n'y a point d'Acteur qui fasse autant rire le
Parterre, que nous faisons rire les Étrangers.

Toutes les Nations nous lorquent pour observer nos
papillotes, nos folies, et s'en moquent; et nous avons en-
core la belle vanité de croire qu'elles nous admirent.
Ouvrons une bonne fois les yeux, et nous verrons que
l'Étranger ne prend que nos habits; et que, même en

les encoffrant, il serit de leur façon. Chaque lininger
veut avoir la draperie de notre portrait, mais rien de
plus : malheureusement notre tête nous reste.

On a tout mis en Dictionnaire excepté nos folies,
parce qu'on sait quelles formervient des infolio, et que
nous ne lisons plus que des brochures. L'Abbé tout
musqué dit son Bréviaire dans l'andide : le Militai
re lit son Code dans le Portier du Chartreux : le Magis
trat étudie son Cujas dans le Sopha, et le Moine sa
regle dans l'académie des Dames.

Les Marionnettes du Boulevard sont devenues nos Di
mothènes, on se console, par une chansonnette, d'une
porte qui demanderoit toutes nos larmes. Les pleurs ne
coulent que dans les maisons où il n'y a pas de pain,
et les ris se déploient en public au son des violons et
des fanfares, parceque nous n'avons plus que des ris
de grimace. Le raisonnement est une partie renisée,

jusqu'au moment où nous ne serons plus, et où notre
honneur deviendra notre honte.

Si nous savions que la sueur est le seul sang des Héros,
que la poudre à la Maréchale est incompatible avec la
poudre à canon, que les conquêtes de filles sont la rui-
ne des Guerriers, et que passer sa vie à mourir pour le
beau sexe, c'est vivre dans l'ignominie, nous serions sans
doute très habiles: mais nous abandonnons cette science
au Prussien, qui en profite, et qui ne connoît de
plaisir que celui de se bien battre.

L'Opinion est la Reine du monde; mais la Mode est
la nôtre. Que de changemens dans nos habits, dans nos
mœurs, dans nos écrits, dans notre Religion, dans tout
notre être? Notre esprit aîné, et notre cœur raisonne;
nos sensations voyent, et nos idées sentent. Pour peu
que cela continue, bientôt nous ne nous reconnaitrons
plus nous-mêmes, et nous serons obligés de demander à

à nos vœux si nous sommes encore hommes.

Sanatisme: quel mot! il nous fait frissonner, et mal-
 gré cela, quelle Nation plus fanatique que nous? Vit-on
 parmi les Italiens, les Allemands, les Russes, des Jansé-
 nistes, des Molinistes, des Convulsionnistes, des Secouris-
 tes, des Pichonistes, des Encyclopédistes? Vit-on leurs Evê-
 ques exiger des signatures, refuser les sacrements, et fai-
 re des nouvelles règles de Foi au bout de dix sept ans
 ans? et nous ne sommes pas convenus de donner la Co-
 médie à l'Univers, avouons que nous sommes bien foux.
 Nous n'avons perdu le Politique que pour prendre le ri-
 dicule. Il nous faut toujours quelque extravagance qui
 nous mette en spectacle, et qui nous rende la fable des
 Nations. Ah! pourquoy valeureux, spirituels, aimables, pro-
 liés, sociables, ne restons-nous que des pieds et des mains,
 sans jamais faire voir de Tête?

Une raison qui se dit fille de la matière, voilà nôtre

Religion; une Philosophie qui se croit née pour
marcher à quatre pattes, voilà notre grandeur; une mé-
tromanie qui compose pour voir bruler son ouvrage, voilà
notre bel esprit; une impiété qui ose blasphémer contre
Dieu même, voilà la sublimité de notre génie. Bientôt
il sera aussi honorable parmi nous d'avoir été le Pir, que
d'avoir été Souverain ou Conquérant.

On ne court plus au théâtre pour se délasser, et pour
réformer ses moeurs, mais pour entendre d'odieuses per-
sonnalités, et pour honorer la calomnie. La cabale vient
arracher des applaudissements qui font frémir l'humani-
té, et qui couvrent d'une égale confusion l'Auteur,
l'Acteur et le Spectateur. On ne sent pas que c'est se
jouer soi-même que d'aller prendre plaisir à voir dé-
churer publiquement son frère, parce qu'on ne sent
plus ni remords, ni raison.

La Littérature n'est plus aujourd'hui parmi nous

qu'un vil métre, tel que celui d'éaler à la place Mau-
 bert; mêmes vinalités, mêmes injures, mêmes grossièretés
 on crie à la tolérance lorsqu'on ne peut souffrir person-
 ne; on dédame contre son siècle, lorsqu'on en est le scan-
 dale; on appelle à son secours l'humanité, lorsqu'on
 diffame ses contemporains; on suppose la mort des au-
 tres, quand on devroit soi-même mourir de honte et de
 désespoir.

La décence et la dignité, si recommandables chez les
 Grecs et les Romains, doivent céder à la beauté de nos
 usages. Le Seigneur d'aujourd'hui sait s'habiller en cou-
 til aussi élégamment que son valet de chambre, et nos
 Princes jouent chez Ramponneau. Persiflage, rado-
 tage, papillotage: belles coutumes, beaux mots! va-
 peurs, pamoisons, élégances, négligences, pirouettes, de-
 dains: tout cela ne forme-t-il pas une magnifique
 optique? C'est dans ce point de vue qu'un Peintre

doit nous considérer, s'il veut bien rendre notre
image.

Qu'il est beau de voir maintenant la Médecine pro-
céder par la Métaphysique, la Théologie par la Poli-
tique, la Physique par l'Alchimie, la Religion par
le Matérialisme! Ainsi nous renversons les Sciences
comme les mœurs, parceque nous nous sentons surchar-
gés d'un esprit capable d'opérer les plus grands prod-
ges. Il faut écrire, pour n'être pas homme de routine,
et faire des livres et des projets qui sachent étonner, et
qu'on ne puisse comprendre.

Un bon ouvrage réunissoit autrefois tous les suffra-
ges, et faisoit taire l'envie: aujourd'hui victime de la
haine de nos auteurs, qui se plaisent à se déchirer et
à se contredire, il est préconisé par les uns, proscri-
té par les autres, et toujours en but aux traits mordants
de nos beaux esprits, s'il prêche la saine morale et la

vraie raison. Bientôt les Livres devront être comme
 les coëffures et les rubans, n'avoir que le cours d'un mois,
 et peut être d'une semaine pour mériter l'honneur d'être
 lus.

Rien de plus spirituel que notre nation, et rien de plus
 ignorant. Nous ne connaissons ni les moeurs des étrangers,
 ni leur position: nous croions qu'un Russe a tout
 au plus droit d'avoir des yeux, et qu'un Persan n'est
 pas fait pour penser. Il n'y a que Paris dans le monde
 qui produise des gens d'Esprit: on rappelle la plus
 chétive anecdote arrivée dans cette ville, comme devant
 intéresser tous les Peuples. Les Philosophes modernes citent
 de Prades comme un génie, et les Molinistes nomment
 Lenguet comme l'honneur du genre humain.

Nos voyageurs ne jugent de rien que par comparaison
 avec la France, c'est toujours la boussole qui dirige

ge leurs observations: ainsi ils ne voyent que Notre-
Dame de Paris, lorsqu'ils considèrent la fameuse Basili-
lique de Saint-Pierre, et ils regrettent l'Opéra François,
lorsqu'ils assistent aux Opera Italiens: Naples ne vaut
pas Orléans aux yeux d'un Orléanois, et le Pape est
moins que l'Archevêque d'Alsche, au jugement d'un
Prætor Gascon.

Nous ne parlons que notre langue, et nous ne pouvons
souffrir qu'en Allemagne on converse en Allemand:
nous excluons de nos assemblées tous les Étrangers,
que nous ne voulons point connaître, et nous exigeons
que dans leur pays ils nous fissent plus que personne;
nous nous riens de leurs moeurs, et nous n'avons
que des ridicules à leur offrir; nous les nommons au-
tomates, s'ils conservent leurs usages, et nous
les appellons mauvais singes, s'ils nous imitent.
Le mont Ethna sermenté moins que nos têtes: il

nous faut toujours la guerre dans l'Eglise ou dans l'Etat, et nous nous escrivons par des phrases et des modes, lorsque nous n'avons point d'affaires intéressantes à débattre; une brochure de six pages devient un événement qui remue toute la Nation; une chansonnette fait époque, & se cite comme un trait d'histoire.

Nous voulons toujours donner le ton, parceque nous savons chanter toutes sortes d'airs: mais il y a des temps où des Peuples n'ont point d'oreilles, et n'en veulent point avoir; la prudence exige alors qu'on se taise, et malheureusement nous ne nous taisons jamais.

Nos Dictionnaires, tout multipliés qu'ils sont, ne suffisent plus pour fournir des mots à toute nôtre parure. Chaque jour nous voit accouchée de mille babioles dont les petits-maîtres sont les parrains, et que les coquettes adoptent avec empressement.

Des Prélats galants ou fanatiques, des Seigneurs

vains ou rampants, des Financières avares ou préd-
gues, des Médecins briaux ou charlatans, des Auteurs
sans pain ou sans talents, des femmes sans beauté ou
sans pudeur, des jeunes gens sans esprit ou sans mo-
desièr: avouons que voilà une belle collection, et qui ne
peut manquer de faire tableau aux yeux de l'Étran-
ger qui voyage.

La Petite-Maîtrise, inconnue chez nos Pères, tient
maintenant le premier rang: nos airs de daigneux,
nos haussemens d'épaules, nos grimaces de cérémonie,
nos pirouettes, nos rengorgemens, se comptent sur-
nous par centaines. Nous savons aujourd'hui pleurer
plus agréablement qu'en ne rioit autrefois; nos éva-
nouissemens n'ont plus que la bonne grace des va-
peurs, et nous faisons des mines mieux que le plus
joli Inapaisé.

Nous nous portons toujours vers les extrémités

avec une activité surprenante : notre amour propre est impertinence, notre franchise indiscretion, notre bonté familiarité, notre vivacité érudition, notre langage persiflage. Incrédules ou enthousiastes, péculants ou dédaigneux, nous ressemblons à ces giboulées, qui ne laissent rien de sérénité que par intervalles.

Nos mariages, fruit de l'intrigue, de l'ambition ou de l'intérêt, paroissent toujours le dénouement d'une comédie : la fille du Financier achete le Comte ou le Duc comme aux Indes on achete un Nègre.

Si dès l'âge de quinze ans nous ne prostituons pas nos vœux, et si nous rougissons d'un discours impie, nous ne sommes que des idiots, indigne de fréquenter la bonne compagnie : il faut assurer notre réputation par des indécences et des équivoques, débiter dans le monde par des railleries continuelles sur le Clergé, fronder la Religion, et le Gouvernement se rire enfin de la vertu comme

D'une mascarade. Orgas n'est le bel esprit du siècle,
que parce qu'il sait traverser la vérité, et mettre les saints
en ridicule dans quelque fade épigramme.

Thalie aime les bouquets, et tout le monde en porte:

Isman rougit d'aller avec sa Femme et tous les ma-
ris ne sortent plus qu'avec leurs maîtresses: Dorismas
blasphème, et chacun devient son écho; il écrit de
horreurs, et les Laquais mêmes en font leur
éloge.

Où trouver parmi nous des conversations qui ne
roulent pas sur les spectacles et sur la galanterie, des
amateurs qui ne se fixent pas sur des Académies, des lectures
qui ne soient pas impi-comiques ou romantiques, un
savoir qui n'ait pas pour fondement des Systèmes ab-
surdes, un esprit qui ne s'évapore pas en saillies, un cou-
rage qui ne s'ensevelisse pas dans la débauche, une vie
que les plaisirs n'abrutissent point? Non-seulement

nous voulons nous singulariser par des usages si extraordinaires, mais nous travaillons à les faire adopter.

L'Anglois n'est peut-être pas plus vertueux que nous; mais il n'oblige personne à se dépouiller de sa vertu, au lieu que, rangant nos vices au rang des modes, nous contrainçons l'Étranger à s'en parer comme d'un vêtement.

Si l'on n'a pas le moyen de digérer un esurgeon, ni de courir dans une voiture vernissée par Martin, il faut absolument ruiner ses voisins. Habiles à vivre d'intrigues et à briller aux dépens du public, nous mettons à contribution parents, amis, Étrangers, et valets; nous appelons le bien des cots le patrimoine des gens d'Esprit, et par quelque Épître rampante, ou quelques fades compliments nous mettons notre industrie de niveau avec les fortunes. Le jeu, qui masque notre avarice, notre indigence ou notre ennui, et que les femmes idolâtrèrent autant que

leurs amants, et plus que leur parure, a tari la source
des entretiens, et produit des aventuriers, comme la terre
en Automne, produit des champignons: partout ils pullu-
lent, et par tout ils portent un esprit d'arrogance et de flou-
terie, qui mer en discredit la nation, et qui nous fait re-
douter en certains pays, presque autant qu'on redoute
les Prussiens en Saxe.

Il semble que la nature n'ait produit des Filles que
pour favoriser nos plaisirs. Nos Militaires abordent
une Demoiselle qu'ils ne connoissent pas et qu'ils n'ont
jamais vue, plus familièrement que si elle étoit leur épou-
se: on dirait que tout doit céder à leurs charmes, et que la
vertu même est tributaire de leurs prétentions. Nos Abbés
mêmes, plus ridicules par leurs galanteries que Poliché-
nel par ses amours, osent aspirer à des Faveurs et les
exiger, comme si leur état et leur habit n'étoient pas un
épouvantail aux yeux de toute femme tant soit peu

raisonnable. Telle se tiro à un Mousquetaire petit et vilain, dit Madame du Moyer, qui ne peut souffrir avec raison le plus beau Prélat.

Qu'est devenue cette vertu mâle qui rendit nos Peres, ces anciens Gaulois, si célèbres? Nous ne savons aujourd'hui que jouer, babiller, rire, et faire l'amour, tandis que les Prussiens ne pensent qu'à combattre et à vaincre.

Les Chirurgiens sont tous les jours l'anatomie des corps; mais je voudrois quelqu'un qui prit la peine d'anatomiser la superficie de ces mêmes corps: combien de différentes sortes de rouge et de blanc; combien de différentes poudres et d'essences? la peau de nos Dames n'est plus qu'une toile passée à l'huile, toute semblable à celle que les Peintres gomment et colorent.

Après avoir ainsi dénaturé nos propres personnes, nous avons voulu pareillement dénaturer, et la Religion,

qui n'est plus pour nous qu'une chimère; et la Philosophie, qui n'est plus à nos yeux que l'art de bâtir de Systemes heteroclités; et les mercur, qui ne nous semblent plus qu'un préjugé; et la Littérature, dont nous formons un commerce d'injures et d'intérêt.

Un Laquais n'étoit autrefois qu'un valet: aujourd'hui en montre d'or, en boucles à brillants, il joue le rôle d'un petit Seigneur: il lit dans l'anti-chambre nos ouvrages à la mode; et s'il convient de l'existence d'un Dieu, ce n'est que par complaisance.

Si nous nous moquons des étrangers, pensons que ce n'est qu'un rendu: ils nous voyent de tems en tems; ils nous flairent, et c'est bien assez pour deviner tout ce que nous valons.

Ces airs de dedain, que nous avons seuls en propriété, à l'exclusion de tout autre Peuple, et qui forment un de nos plus riches fonds, se loquent parmi nous comme un

héritage: le fils les reçoit du père, et nous les remettrons
à nos neveux, s'il ne survient quelque bonne dose de rai-
son qui nous réforme, ou quelque forte humiliation qui
nous corrige.

Si l'on nous disoit que nous tournons en ridicule la
Noblesse Allemande, parceque la nôtre est déshonorée
par ses fréquentes méfalloances; que nous nous moquons
de la Politique Italienne, parceque nous n'avons aucun
système suivis, que nous nous rions du sérieux des An-
glais, parceque nous ne savons pas réfléchir; que nous
badinons la gravité Espagnole, parce que nous sommes
des girouettes qui tournent à tout vent, il me semble
qu'il faudroit baisser les épaules et ne rien répon-
dre.

Les grands spectacles de l'Europe nous échappent;
mais une pièce de théâtre nous tient tous en haleine.
Si nous n'étions pas nés pour donner la comédie, nous

promotions moins de part à toutes celles qui paroissent
et nous ne perdrons pas nos beaux jours à en discourir, à
faire des cabales, et à exalter des personnages aussi vils
que des Acteurs.

Point de rêver aujourd'hui qu'on se l'imagine, point de
folie qu'on ne s' imagine, point de sottise qu'on ne publie.

Quelques traits mordants, quelques grands mots de lé-
gislation, d'humanité, de génie quelques portraits, ou
plutôt personnalités, en vailà plus qu'il n'en faut pour
acquérir la réputation ^{plus} du célèbre Ecrivain.

Nos beaux esprits, qui nient toute infailibilité, qui
assurent que la Religion est fautive, et qu'on les croye
absolument sur leurs assertions, s'annoncent donc sans
doute eux-mêmes pour infailibles; car autrement
quel droit auroient-ils de captiver notre entendement?
Voilà comme nos nouveaux Législateurs déraisonnent,
et sont incohérents, dans le temps même qu'ils s'ima-

quiment rendre à la raison tout son premier état.

Si tous ces faits ne parloient pas contre nous, sans
doute, je me rirois : mais le Prussien attend-il ces réflexions pour savoir qu'il nous bat ? L'Anglois ignore-t-il qu'il nous traite en esclaves ? L'Allemand a-t-il oublié qu'il nous tient tête depuis trois ans ? Et toutes les Nations ne nous connoissent-elles pas pour des hommes légers, dédaigneux, pétulants, qui n'ont de sollicitude qu'après quarante ans ? Les enfans mêmes, en Allemagne et en Italie, se rient de nos inquiétudes, et de nos folies : d'ailleurs, si nous nous jouons tous les jours en plein théâtre, et de si bonne grâce, ayons au moins le courage de lire de sang froid le tableau de nos usages et de nos moeurs. Ne seroit-il donc permis d'exprimer nos manières qu'en vers ?

Mais pour répondre à ces petits hommes, sottement inquietteux, qui vont prendre ces réflexions pour une

Satyre, et les traites de mauvaise rapsodie, je leur dirai
que je ne détaille ici les maladies de ma nation, qui ont
dessein de pouvoir les guérir, et lui épargner, par la sui-
te, les reproches qu'on lui fait de toutes parts. Le plus
célèbre Poëte François n'a-t-il pas écrit que nous
portons l'indépendance, et l'impertinence chez tous
les Étrangers? Tous nos auteurs n'ont-ils pas avancé
que nous étions le peuple le plus léger, le plus frivole,
le plus ridicule, le plus efféminé? Et nos personnages
les plus graves; car heureusement nous en avons enco-
re bon nombre, n'ont-ils pas déclaré que la Religion
s'éteignoit en France, et qu'il y avoit une cabale formée
pour la détruire? Combien de témoignages ne recuei-
lerois-je pas pour appuyer chaque article que j'ai
avancé, et pour faire voir que ce petit ouvrage, tout
informe qu'il est, n'a point d'autre objet que d'insulser
et de corriger? On aura beau le proscrire, et le taxer

de Témérité; on n'y trouvera rien qui ne tende au bien du Gouvernement et de la Religion: c'est ainsi qu'en jugeront ces gens sensés, qui ne gémissent du ridicule de leurs Concitoyens, et qui pleurent de voir une Nation propre aux plus grandes choses, plongée dans le sein des bagatelles et des plaisirs.

Mais au lieu de faire ici une apologie, qui ne persuadera pas les sots, et qui est inutile aux yeux des vrais Philosophes, proposons à la suite de tant de misères la façon de les guérir. / car c'est nôtre but. /

Notre mal, n'en devons pas, ne vient que d'un défaut de bon sens; desorte que si nous trouvons le moyen de le composer, et de l'inoculer, nous serons bientôt guidés par la raison. Mais comment nous y prendre pour produire ce grain de bon sens dont nous avons besoin, et comment l'inserer? Voilà la difficulté.

Après avoir sérieusement réfléchi sur une opération -

aussi importante, j'ai cru qu'il falloit absolument pren-
dre chez les diverses nations de quoi former le remède
en question. Ainsi j'ai joint une portion de flegme An-
glois, à plusieurs dragmes de raffinement Italien, plusieurs
onces de gravité Espagnole, de rigidité Allemande, à quel-
ques Scrupules de légèreté Française: telle est la masse
qui doit former le grain de bon sens propre à nous
gérer radicalement; si nous pouvions arriver à l'intro-
duire jusqu'à l'Endroit où il doit agir.

On peut voir par la manière dont j'explique mon Secret,
que bien différent de nos Docteurs qui voient la moindre
pillule comme la chose la plus difficile à trouver, je ne pré-
tends en imposer à personne. Je veux même apprendre
à tous mes compatriotes que ce n'est ni par les narines
ni par les oreilles, ni par la bouche qu'ils pourront venir
à bout d'insérer le grain de bon sens qui nous en aie fai-
re quoiqu'il doive absolument pénétrer dans la tête le siège

de notre mal. Nos narines sont trop pleines d'odeurs, nos oreilles de seruettes et de chansons, notre bouche de sentences et de ragouits pour qu'il puisse y avoir le moindre passage; mais le crâne pouvant s'en ouvrir, comme il arrive dans l'opération du trepan il s'agit de faire un trou au front dans l'endroit même où l'on flaire le chiens pour les préserver de la rage: là, à l'aide d'un chalumeau d'or, on soufflera l'ognon du bon sens, qui ne doit pas être plus gros qu'une lentille. A peine aura-t-il pris sa place dans notre cerveau qu'il opérera des prodiges surprenants: il absorbera cette ivouderie qui nous agite çà et là et il fixera nos regards, de manière que nous prendrons plaisir à ne voir que le grand et le vrai.

Si quelque bel esprit, après cette épreuve, veut juger de sa guérison, qu'il fixe les livres qu'il admirait le plus, et il n'y trouvera que des misérables sophismes, dont il

sera tout étonné. Déjà l'on a fait l'Inoculation du
Bon Sens chez un Petit-Maître qui croyoit le Livre
de l'Esprit la première merveille de l'Univers et chez
un bigot qui adoroit les ouvrages de Perruquier; et déjà
leurs yeux, entièrement éclaircis n'y découvrent que des
mensonges et des horreurs. Le prestige se dissipe après
cette opération, de manière que si nous la faisons nous
en viendront au point de croire fermement que les autres
Nations ont la faculté de penser, et que, sur plusieurs
articles, nous ne sommes que les cadets de bien des Scu-
ples, que nous méprisons très gratuitement.

Je n'ai point couru après la phrase, crainte qu'on ne
me prit pour un des Médecins de nos Dames, qui n'ont
d'autre mérite qu'un joli jargon; je n'ai point affecté
ce style recherché, qui n'est que trop à la mode parmi
nous, et qui prouve qu'on s'occupe beaucoup plus des
mots que des choses: j'ai écrit tout simplement. Fronchin,

ainsi que la Condamine, ces deux célèbres Prédicateurs de l'inoculation de la petite vérole, ne se piquent pas d'avoir un style sublime; ils se contentent de donner des raisons, et ils laissent à nos Ecrivains sünftes le soin de faire des périodes cadencées, et de courir après quelques saillies. Sans doute on ne doit pas parler le langage du bel esprit, lorsqu'on vient proposer le bon sens.

Qu'on examine bien l'Inoculation du Bon Sens, et l'on verra qu'elle n'est ni impossible, ni ridicule; qu'en suite ce projet est simple et facile dans l'exécution, et tout-à-fait différent des expéditions des Anglois, qui viennent casser nos vitres avec des quinées; des entreprises de nos Prélats, qui veulent ériger en règle de foi des formules incompatibles avec les dogmes; des cabales de nos Philosophes modernes, qui croient anéantir la Religion par quelque Satyre ou quelque Epigramme.

Nous avions cru d'abord que l'âme, qui chez les bi-

gots se tient dans les genoux, chez les gourmands dans
l'estomac, chez les amants dans le coeur, chez les fri-
andis sur la langue, chez les Musiciens dans les oreilles,
chez les Astronomes dans les yeux, pourroit bien être
dans nos pieds ou nos doigts, qui, toujours en mouve-
ment, se remuent comme des Sautins: mais après avoir
disséqué plusieurs crânes François, nous avons observé
que notre ame y avoit réellement son siège, et qu'elle
n'étoit empêchée dans ses opérations que par un certain
bel esprit qui luttoit sans cesse contre elle, et dont on ne
pouvoit arrêter l'impétuosité qu'en lui opposant un
grain de bon sens composé selon notre méthode.

Je ne prétends pas que ce grain ne soit nécessaire qu'à nos
seuls François: nous ces demi-Petits-maîtres Anglois,
Italiens, Allemands, Polonois, Russes, Hollandois, et
même Suisses qui osent prétendre au bel esprit ont
plus besoin de notre Inoculation que personne, ainsi

nous invitons toutes les nations à profiter de notre remède, qu'on peut appeller la Médecine universelle. Je ne dissimulerai pas que la guérison des précieux & ridicules, des Secrétaires à prétentions, et sur-tout des Abbés pouspins et Prélats fanatiques, ne soit très difficile; mais j'espère qu'à l'aide de l'ellebore, qui servira de préparation pendant quelque tems, je viendrai enfin à bout de faire raisonner les gens de cette Espèce.



FIN.

Skanowanie i opracowanie graficzne na CD-ROM :



ul. Krzemowa 1

62-002 Suchy Las

www.digital-center.pl

biuro@digital-center.pl

tel./fax (0-61) 665 82 72

tel./fax (0-61) 665 82 82

Wszelkie prawa producenta i właściciela zastrzeżone.

Kopiowanie, wypożyczenie, oraz publiczne odtwarzanie w całości lub we fragmentach zabronione.

All rights reserved. Unauthorized copying, reproduction, lending, public performance and broadcasting of the whole or fragments prohibited.